

La dérive des continents

Philippe Gajan

Numéro 148, septembre 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62826ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gajan, P. (2010). La dérive des continents. *24 images*, (148), 25–26.



La dérive des continents

par Philippe Gajan

Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures d'Apichatpong Weerasethakul

PLUS QUE JAMAIS CETTE ANNÉE, LE SENTIMENT QUE LE FESTIVAL DE CANNES VIVAIT UNE PÉRIODE DE transition, pour ne pas dire de crise, était omniprésent. Cela était évident si l'on considère les aspects événementiels : moins de « stars » (et le nuage islandais n'était pas seul en cause), mais surtout un marché du film étrangement « à distance », c'est-à-dire peu concerné par ce qu'il se passait au sein des différentes sélections et donc moins enclin à animer les nuits cannoises par des fêtes « délicieusement » décadentes. Entre art et industrie, entre deux conceptions du cinéma, la rupture semble donc consommée : une dérive des continents rapide et inexorable. À ce jeu-là et malgré la morosité ambiante, c'est contre toute attente le cinéma qui est sorti vainqueur au grand jeu du palmarès. Viva Apichatpong !

L'avenir du cinéma (des cinémas ?) tel qu'il est désormais envisagé dans les grands festivals hésite entre différentes directions, entre différentes stratégies de programmation. Jusqu'à présent, le festival de Cannes se distinguait plus particulièrement par sa capacité à offrir une vitrine prestigieuse au cinéma d'auteur grâce à la médiatisation de ses « stars » sur tapis rouge, mais surtout en programmant un nombre critique de films censés jeter une passerelle entre les deux conceptions du cinéma (avec plus ou moins de bonheur, il faut le dire). Une sorte de pacte « gagnant gagnant » entre l'art et le glamour, un exercice virtuose qui s'apparentait cependant de plus en plus à un véritable grand écart tant cela frisait parfois le non-sens (ou tout bonnement l'indécence). L'année dernière encore, après avoir expurgé sa sélection officielle de titres trop exigeants (à l'exception notable du *Kinatay* de Mendoza), celle-ci,

et plus particulièrement la compétition, s'appuyait sur le gotha du cinéma mondial et, sans prendre trop de risques, alignait les noms : Campion, Haneke, Audiard, von Trier, Resnais, Loach, etc. Une sélection digne d'un équilibriste à la recherche des films du milieu. Problème, certains des films présentés semblaient justement n'être là que pour remplir une case, c'est-à-dire pour rétablir les ponts entre art et industrie. Un cinéma parfois franchement académique en a résulté alors que manifestement le Festival se rêvait non pas les deux pieds dans le même sabot, mais l'un estampillé auteur, l'autre authentique cinéma populaire... Côté cinéma populaire justement, cela avait fonctionné l'an dernier avec le très melvillien *Prophète* d'Audiard (et sans stars qui plus est, excusez du peu !). Et pour son volet auteur « divertissement haut de gamme » (un peu comme on dirait haute couture), l'impeccable *Ruban blanc* signé Haneke



L'étrange affaire Angelica de Manoel de Oliveira

faisait très bien l'affaire. Mais, outre le fait que cela n'a pas forcément signifié joie et bonheur des tiroirs-caisses (en tout cas hors de France), n'était manifestement pas reproductible cette année. Au contraire, les films choisis pour tenir le fort faisaient piètre figure et, disons-le, se sont lamentablement vautrés.

Ainsi, côté cinéma populaire, Cannes avait demandé à Tavernier de s'y coller avec un faux film de cape et d'épée (*La princesse de Montpensier*) et sa fausse relève d'acteurs, ce qui ne donnait pas franchement le signal d'une relève, ni en termes de cinéma, ni en termes de cinéaste. Échec également, mais dans une moindre mesure du *Hors-la-loi* de Bouchared (dont il faudra quand même saluer le courage pour ce qui est du contenu), qui n'avait tout simplement pas sa place ici. Quant au divertissement haut de gamme de chic et de choc, le *Copie conforme* du couple Binoche-Kiarostami donnait dans le drame bourgeois qui fait à bailler à s'en décrocher les mâchoires. Pas vraiment convaincant non plus même si pourtant le film profitait d'une maîtrise à tous les niveaux y compris celui de l'interprétation (un peu normal ici). L'absence de locomotives n'arrivait donc pas à masquer la faiblesse d'une sélection qui, au-delà de la liste de noms (Loach encore, mais qui plus est à la dernière minute, Mike Leigh, Iñárritu, Mikhalkov (!), etc.), ne semblait avoir que peu à offrir même si tous ne méritaient pas forcément.

Il y avait bien Godard et de Oliveira (quelle grâce!), éternels du septième art s'il en est, au sein de la section Un certain regard (dans le cas de Godard, qui apparemment souhaitait atterrir à la Quinzaine, Frémaux aurait obtenu ce compromis pour le conserver malgré tout en sélection officielle). Mais si cela permettait justement au festival de sauver la face en ce qui concerne son quota de maîtres (après l'espègle Resnais de l'an dernier), cela ne répondait pas à la question : « Quelle direction, quelle stratégie de programmation privilégier pour représenter le cinéma lorsqu'on prétend à la place de numéro 1 mondial et au titre de grand défenseur du cinéma d'auteur ? »

On a pu constater, bien sûr, à Cannes, d'autres stratégies, pas vraiment nouvelles cependant, et pas vraiment convaincantes non plus. Le cinéma politique, par exemple, toujours une valeur sûre, était très présent, mais beaucoup trop en retrait au sein de séances spéciales. Des documentaires politiques : *Draquila, L'Italia che tremava* (une mini – vraiment mini ! – possibilité de fâcherie avec l'Italie de Berlusconi), Patricio Guzman, Lucy Walker, un docu sur Ceaucescu... De quoi se donner bonne conscience sans trop se mouiller. Ou encore, et c'était beaucoup moins réussi, des fictions politiques : Oliver Stone et son *Wall Street II* ! Doug Liman sur l'affaire Valerie Plame ! Sans commentaires...

Le cinéma de niche se voyait également offrir une place ou plutôt un strapontin. Certes, on pouvait noter la progression régulière de la présence du cinéma de genre, ou d'un cinéma destiné à un public cible (les ados pour ne pas les nommer) avec le singulier bien que finalement raté *Chatroom* de Hideo Nakata, dont c'était la première incursion en dehors du territoire japonais. Avec *R U There* de David Verbeek, ou encore l'insignifiant (c'est peu dire) *Autre monde* de Gilles Marchand, la sélection officielle se fendait donc d'une triple incursion dans les mondes virtuels. Sans commentaire bis.

Ces stratégies n'étaient donc que poudre aux yeux. En tout cas, si stratégie il y avait, cela semblait très insuffisant. Cannes n'est certainement pas l'endroit pour explorer ces pistes au demeurant extrêmement valables. Au mieux, le festival peut les entériner.

Au final, ce qu'on retiendra de Cannes 2010 sera donc son palmarès, palmarès étonnamment radical (même si on aurait pu finalement s'y attendre vu l'absence d'opposition !) que tout le monde ou presque appelait de ses vœux sans oser l'espérer. Car les jurés de la sélection officielle, chargés de la compétition (sous la houlette de Tim Burton, faut-il le rappeler ?) comme ceux d'Un certain regard (jury présidé par Claire Denis), ont, eux, clairement entériné un virage cinéphile (et donc asiatique aurait-on envie d'ajouter) : Apichatpong Weerasethakul comme Hong Sang-soo sont des cinéastes à mi-carrière, et s'ils ne sont donc pas des découvertes, beaucoup s'en faut, ils n'en représentent pas moins des voies originales. Le signal est fort et, espère-t-on, fort bienvenu. Car curieusement, au-delà des déceptions, de la morosité, c'est un cinéma audacieux qui aura marqué ce festival, un cinéma qui ne s'embarrasse pas du clivage cinéma d'auteur/cinéma populaire et de la dérive des continents. Un courant qu'illustrent d'ailleurs bien les deux films français du dit palmarès. À l'anarchie conquérante, communicative et un brin romantique de Mathieu Almaric dans *Tournée* répondait l'élégante austérité de l'engagé *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois. Deux films lumineux, extrêmement personnels et dont il sera difficile dans un premier temps de prédire la carrière, mais qui font parler et qui font du bien. Et c'est tant mieux, car il est urgent aujourd'hui d'aller au-delà des recettes et des idées reçues. Lapalissades certes mais plus que jamais, le petit monde du cinéma attend de ses représentants les plus dignes et les plus audacieux des propositions qui permettront de passer à travers la crise actuelle.

L'Asie, peut-être parce que son histoire avec le cinéma est différente, semble avoir d'ores et déjà dépassé ce clivage. L'avènement d'un cinéaste comme Apichatpong Weerasethakul aussi à l'aise dans les sphères de l'art contemporain que dans celles du cinéma de genre ou de niche est fascinante et semble correspondre tout à fait à notre époque et à ce qu'on s'appête à vivre en Occident. Mieux encore, c'est le cinéma coréen dans son ensemble qui s'affirme comme un modèle. Peut-être pas Hong Sang-soo, trop singulier dans son approche pour cela, mais très certainement Bong Joon-ho (*The Host, Mother* l'an dernier), Lee Chang-dong (*Poetry*, Prix du scénario sans compter que son actrice principale aurait très bien pu repartir avec le Prix d'interprétation) et l'oublié du palmarès Im Sang-soo dont le pourtant mémorablement jouissif *The Housemaid* a illuminé la première partie du festival cette année. Décidément, ce festival, sous des apparences d'*annus miserabilis*, aura été peut-être plus riche d'enseignements qu'on a bien voulu le dire! 🍷